



# Temporairement CONTEMPORAIN

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ #6 2021

---



"Nous avons communiqué en espagnol et, à ma grande surprise, il le parle très bien. Sa grand-mère était une chatte siamoise mexicaine. Je lui ai acheté une tranche de saumon mariné. Bordel de merde, ce qu'il avait faim le minet! "

**ANTONIO ROJANO**

# "CE QUI ARRIVE"

Le Théâtre National de Strasbourg (TNS) poursuit cette année le cycle entamé l'an dernier à la Mousson (cf TC N°2 édition 2020 sur le site du festival) autour thème « Ce qui (nous) arrive ». On ne change pas une formule payante, riche du hasard fécond des rencontres : un auteur-autrice, un.e élève de l'école du TNS, un couple tiré au sort. Chacun des trois textes lus cette année est dédié à celui qui le porte en scène, voire lui est adressé. Nous avons recueilli les propos des deux actrices et de l'acteur élus qui liront pour la première fois leur texte en public à la Mousson.



Emilie Lehuraux lit *Lynx* de Frédéric Vossier.

Recevoir un tel texte qui me soit dédié, c'est un peu comme un cadeau. Comme Frédéric Vossier est professeur de dramaturgie à l'école, je l'avais déjà côtoyé. On s'est vus, je lui ai raconté plein de choses sur mon parcours, ma vie, plus ou moins, les théâtralités qui m'intéressent. Et très vite il m'a envoyé une première version du texte. Rien n'y raconte ma vie personnelle. Mais l'auteur a repris beaucoup de motifs qui m'intéressent. Comme on vivait à Strasbourg tous les deux, on s'est revus environ une fois par semaine entre décembre et janvier pour faire des lectures et avancer ensemble notamment sur la versification intérieure au texte. On a travaillé certains passages par rapport au souffle.

Je ne vois aucun rapport entre le titre "*Lynx*" et moi. C'est un texte très mystérieux qui parle beaucoup de l'inconscient. Le lynx c'est un mot, un animal sur lequel on peut projeter beaucoup de choses. C'est un texte qui croise l'univers propre à Vossier. J'ai beaucoup pensé à l'une de ses premières pièces où un jeune enfant découvre sa mère décédée. On retrouve le même mouvement d'avancée de l'enfant dans le couloir. Dans *Lynx* la découverte du père [nu avec une femme nue dans un piège au bout du couloir] va orienter inconsciemment tout ce qui suit. Son inconscient s'est nourri d'images dont je lui ai parlé. Mes

parents sont vétérinaires, la protection de l'animal les préoccupe. Ce qu'il en a gardé, c'est le moment où le personnage dit « *il faut aller soigner la maladie du lynx* ». Je lui avait parlé de mes parents et il y a là comme des bribes de conversation qu'il retourne.

Dire ce texte en public tient aussi du dévoilement mais pas de

"Papa sort  
Il met un masque.  
Papa ferme la porte.  
Je ne bouge pas dans le couloir. Car  
j'entends le lynx qui boîte. J'aimerais  
monter le voir. Je pourrais le caresser.  
Lui donner à boire et à manger.  
C'est un animal blessé.  
Un animal malade. Je  
pourrais prier pour lui."

mon intimité, ce texte me protège. Ce que j'aime c'est que le personnage a un rapport fort au présent, même si la narratrice fait référence à l'enfance. C'est une des choses dont on a beaucoup parlé. Ce texte c'est comme un cadeau, mais c'est aussi une responsabilité.



Simon Jacquard lit *L'Aube adamantine* de Fanny Mentré

En novembre, lors deuxième confinement, j'ai été choisi pour travailler avec Fanny Mentré. À sa demande, je lui ai envoyé des textes que j'avais écrit lors du premier confinement alors que l'on travaillait avec l'auteur et metteur en scène Roland Fichet. Puis elle m'a envoyé l'un de ses textes. Je lui ai alors transmis des textes qui m'avaient marqué comme ceux de Henri Michaux, Pascal Quignard et Roland Barthes. Il s'est créé ainsi, entre nous, un certain cheminement. Elle m'a alors demandé de lui envoyer un fichier audio pour entendre ma voix. J'ai travaillé une semaine un texte de Laurent Mauvignier, je l'ai enregistré et c'est comme cela que lui est arrivée ma voix. Puis je lui ai parlé d'autres textes. J'ai aussi enregistré *Écrire* de Marguerite Duras et je lui ai aussi envoyé. Et là, par mail, elle m'a proposé d'en

registrar un texte de Maïakovski sur la mort du poète russe Es-  
senine. Et j'ai continué. J'ai aussi partagé avec elle du Proust, du  
Rambert. Avec ma voix. En retour, elle m'a fait parvenir des petits  
textes, des fragments qu'elle avait commencé à écrire. J'ai encore  
continué à lui donner d'autres textes et, par mail, elle m'a dit :  
« arrête Simon, j'ai suffisamment de matière ». On s'est parlé au  
téléphone juste avant Noël et en janvier elle m'a envoyé *L'Aube  
adamantine*. En février, elle est venue me voir dans l'atelier animé  
par Lazare auquel je participais. Ensuite, on s'est vus trois fois en

"L'aube, c'est le moment que je préfère  
Et l'hiver, c'est la saison que je préfère

C'est un jeune homme qui dit ça, un  
jeune homme comme moi, il a mon  
âge. Il est dehors, c'est l'aube et c'est  
l'hiver. Ou plutôt, ils sont dehors, parce  
que le jeune homme n'est pas seul."

avril et en mai pour travailler le texte. En juin on s'est revus dans un  
jardin et un cimetière, deux lieux qu'elle avait choisis.

Il n'y a rien dans son texte qui parle de ma vie. De la sienne je ne  
sais, mais il est souvent question de la Bretagne, une région qui lui  
est chère et que je ne connais pas. J'aime beaucoup l'idée de ce  
fils qui parle à sa mère, laquelle est dans un fauteuil roulant et ne  
peut plus parler. Qu'il lui parle par delà la mort et que leur dialogue  
ne cesse pas.



**Josephine Linel -Delmas lit *On n'entend rien à cette magie de  
Claudine Galea*.**

En premier lieu, on a eu une conversation par téléphone. Une  
première approche. Claudine Galea m'a demandé quelles  
étaient mes lectures, etc. Pour commencer, je lui ai répondu  
que j'aimais beaucoup son écriture, en particulier *Au bord*, je  
n'avais jamais lu un tel texte qui donne autant de force et nous  
invite à être actif. Je lui ai dit aussi aimer Marie Ndiaye, Virginia

Woolf, etc. Et je lui ai parlé mon roman préféré souvent relu:  
*Aurélien* de Louis Aragon, où que l'on soit on retrouve la pro-  
fondeur de vie qu'il transmet. En décembre dernier, Claudine  
est venue au TNS, on a déjeuné ensemble. On a longuement  
parlé du confinement et de la crise sanitaire, de cet empêche-  
ment dans lequel on se trouvait. Elle avait du mal à écrire et  
moi du mal à faire du théâtre, cela me semblait pas cohé-  
rent avec la situation.

Claudine m'a alors demandé de tenir un journal de bord quoti-  
dien, je pouvais écrire trois mots ou des pages et des pages.  
Cet exercice nous a redonné à toutes les deux l'envie de re-  
trouver nos pratiques, elle d'écrire, moi de jouer, ce fut un très

"Tu as vingt-trois ans  
Tu es grande ta voix et ton sourire sont doux  
Tu es drôle tu dis que tu es drôle tu me fais  
sourire quand tu dis ça tu souris quand tu  
le dis tu aimes être drôle tu es taquine et  
malicieuse  
Tu as de la fantaisie  
Tu as quelque chose  
Quelque chose qui échappe tu es secrète  
Tu me dis des choses intimes tu m'offres  
des déchirures qui me touchent qui me  
boulversent tu as confiance ta confiance  
m'émeut  
Quelque chose ta capacité à parler et dans  
le même temps à grader ton mystère (tes  
secrets restent entiers)  
Au théâtre c'est ce qui peut arriver de  
meilleur  
Ce qui rend l'art singulier  
Ce qui te rend singulière"

bon moment. Je lui ai aussi dit que j'aimais beaucoup écrire,  
dire ce qui nous arrive. Il s'est ainsi établi un vrai rapport de  
confiance entre nous

Certains passages de son texte sont des mots que j'ai pu écrire  
et auxquels elle répond. Il y avait cette envie commune de sortir  
de la noirceur à travers la beauté, la poésie, la lumière. « *Qu'est  
qui te hante Joséphine, joue ce qui te hante* », écrit-elle. Ce  
qui me hante c'est ce qu'on ne peut pas nommer. Le théâtre,  
pour moi, c'est joyeux. Il fait aller au-delà de nos hantises. Aller  
sur un plateau c'est choisir la joie à la fin.

**Propos recueillis par Jean-Pierre Thibaudat**

# MARE NOSTRUM, LE LOURD SECRET D'AIKO SOLOVKINE

Sous la forme d'un carnet de pêche, l'autrice belge Aïko Solovkine nous mène avec *Mare Nostrum* au large de la Méditerranée. À travers la parole fictive, mais très documentée, d'un marin confronté à la tragédie des migrants, elle livre sur le sujet un point de vue sensible et inattendu.

**Temporairement Contemporain : Votre première publication, *Rodéo*, est un roman. Quel est votre rapport au théâtre, et d'où vient votre désir d'en écrire ?**

**Aïko Solovkine :** À quelques reprises, des personnes issues du monde du théâtre ont trouvé quelque intérêt scénique à mon écriture, et fait le pari de la mettre en lecture. C'est le cas pour *Mare Nostrum*, qui est à la base une nouvelle. Pour ce qui est de mon rapport au théâtre, je le définirais comme étant d'une proximité lointaine, familière sans que le lien avec lui soit des plus nourris.

**T.C. : L'écriture théâtrale commence-t-elle pour vous avec *Mare Nostrum*, sélectionné à La Mousson d'été ?**

**A.S. :** Pas tout à fait. Il y a plusieurs années, j'ai écrit un texte dont je savais dès le départ qu'il serait interprété/lu sur scène. Il était rédigé sous la forme d'un rapport d'organisation internationale, sans tenir compte de spécificités, contraintes et nécessités inhérentes au théâtre.

**T.C. : Je parle d'écriture théâtrale, mais cela n'est en fait pas si évident. Écrit sous la forme du journal de bord d'un pêcheur, *Mare Nostrum* est-il pour vous un texte de théâtre ?**

**A.S. :** Non, cela reste une nouvelle, mais dont la musicalité et la rythmique peuvent, je pense, être intéressants pour une mise en lecture.

**Vous avez par ailleurs été longtemps journaliste indépendante. Pensez-vous que ce métier influence votre écriture ? Est-ce un souhait de votre part ?**

**A.S. :** Mon écriture est à la croisée de la littérature et du journalisme. J'ai en effet été longtemps journaliste indépendante et en

ai retenu plusieurs aspects : le goût et le plaisir de la recherche d'informations ainsi que celui de la précision, du détail. Une certaine efficacité narrative, aussi, et le besoin de traquer le réel autant qu'il se peut.

**T.C. : Vous dites dans un entretien avoir écrit *Rodéo* en trois mois, de nuit. À quelle urgence répondait pour vous ce livre ? Et qu'en est-il de *Mare Nostrum* ?**

**A.S. :** *Rodéo* répondait à une double urgence : celle d'un pari et celle de vouloir me défaire rapidement d'un récit poisseux.

*Mare Nostrum* ne répondait pas à une urgence mais à une actualité : celle de la crise de migrants. J'étais en résidence en Bulgarie il y a quelques années, au moment où la route des Balkans était très fréquentée par les migrants. On les voyait régulièrement marcher au bord de la route. En tant que journaliste, je travaillais par ailleurs pas mal sur ces questions.

**T.C. : Dans *Rodéo*, votre fiction s'ancre dans un paysage belge réel. Quelle en a été votre approche ? Même question pour *Mare Nostrum* et les réalités des migrations et le monde de la pêche qu'il décrit ?**

**A.S. :** À l'origine de *Rodéo*, qui est basé sur un fait divers réel, il y a un paysage et une situation économique qui m'interpellent : l'incidence de la faillite d'un système et d'un secteur économique sur une région, les traces et la douleur qu'elles y ont laissé. *Rodéo* se déroule dans une ancienne région minière, qui pourrait être le nord de la Grande-Bretagne, le bassin de la Ruhr, la Silésie, le Nord de la France, ou encore la Belgique, qui n'est d'ailleurs jamais nommée dans le livre.

Ces paysages de défaite sont le terreau de *Rodéo*, qui puise en lui ses racines. Une guerre y a été perdue. Que deviennent ses soldats ? Je me suis demandé quelle vie et quel espoir leur étaient proposés dans ces paysages tissés de friches industrielles, d'usines délabrées, de décharges, d'anciens carreaux de mines, d'espaces vides et stériles puisque rien ou peu n'y est à nouveau semé. Il y a une idée de disparition dans ce roman, disparition d'emplois, d'un monde, d'une époque et d'un mode de vie structuré par un système économique.

*Mare Nostrum* est également basé sur un faits divers réel survenu en 1996, non loin des côtes siciliennes. Un bateau avec à son bord des migrants clandestins pakistanais, sri lankais et indiens sombre en pleine nuit de Noël. Le naufrage fait 283 victimes mais on ne connaît pas le nombre exact de passagers qui se trouvaient dans le navire. Le drame ne sera connu que des années plus tard. Dans ce cas aussi, je suis partie d'une réalité économique, en l'occurrence celles de pêcheurs paupérisés, pour tenter de comprendre comment cette précarité les pousse à poser des choix, à agir ou non moralement. J'ai lu beaucoup avant de commencer à écrire, et me suis inspirée d'autres tragédies proches de celle que je viens de décrire.

« Les thons blancs. Les autres ne parlent plus que d'eux, d'un bateau à l'autre par radio. Il y en a un qui finit par nous demander si nous aussi, on en pêche. On lui répond que non, qu'on ne comprend pas d'ailleurs, que ce n'est pas la saison. Il insiste, énervé, dit que c'est impossible, que tout le monde en a, que n'arrête pas depuis quatre jours »

**T.C. : S'ils décrivent des réalités connues, ces deux textes le font à partir de points de vue inattendus : des bourreaux dans le premier, un pêcheur dans le second. Pourquoi ces choix ? Que pourriez-vous dire de votre approche de la notion de point de vue ?**

**A.S. :** Au cœur de ces deux textes se trouve un secret. En l'occurrence, ce n'est pas tant le crime exposé dans *Rodéo* et *Mare Nostrum* qui m'intéresse, mais bien davantage le fait qu'il ait été perpétré par un groupe. Commis seul, le crime, certes horrible, relève d'un déraillement individuel. À plusieurs, il acquiert une dimension supplémentaire puisqu'il y a entente tacite ou non et donc, secret. C'est précisément la notion de secret qui m'intriguait et a nourri mon récit. J'ai voulu explorer la genèse de ce secret, ce qui le précède et le préserve. Comment et pourquoi se met-il en place, comment est prise la décision de le taire, que fait-on le jour d'après, comment le porte-t-on ensuite, est-il ou non évoqué ?

La question du secret découlant d'un crime, pose inévitablement celle du remords et du châtement. De la peur aussi. Est-il possible de mener une vie sereine lorsque l'on sait que les co-détenteurs du secret sont à tout moment susceptibles de flancher, d'avouer leur faute et d'entraîner les autres dans leur chute.

**T.C. : Les problèmes de conscience de votre pêcheur rendent à mon avis difficile tout jugement sur son compte. Est-ce aussi votre opinion ?**

**A.S. :** Oui, j'ai tenté de construire le récit de manière telle qu'on n'ait pas envie de porter de jugement sur ce pêcheur et ses collègues. Les débats sur les questions liées aux migrations sont remplis de bons sentiments, de contradictions, de culpabilisation, de procès en égoïsme et en racisme, où des enjeux complexes sont ramenés à une binarité stérile.

**T.C. : De nombreux textes sur les migrations voient le jour depuis plusieurs années. Certains vous ont-ils intéressée ? Comment vous situez-vous par rapport à cette production ?**

**A.S. :** Je n'ai pas lu de textes littéraires sur la question et ne peux donc pas me prononcer.

**T.C. : Le langage de votre pêcheur est oral, mais assez soutenu. Pourquoi ce choix, et à partir de quels matériaux réels et/ou imaginaires l'avez-vous construit**

**A.S. :** J'ai construit le récit sur base d'articles de presse, de documentaires sur le naufrage et d'interviews mais le langage par

moments plus soutenu du pêcheur, ne relevait pas d'une intention consciente de ma part.

**T.C. : Chaque séquence de texte s'ouvre par un tableau. A-t-il pour vous une fonction littéraire, en plus d'avoir une valeur informative ?**

**A.S. :** Oui, ces tableaux qui récapitulent la pêche du jour, constituent en quelque sorte une narration parallèle qui entremêle celles des poissons et de l'économie.

**T.C. : Quels sujets relatifs aux écritures théâtrales contemporaines aimeriez-vous particulièrement voir traitées à La Mousson d'été ?**

**A.S. :** Des sujets liés à l'intelligence artificielle.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

## La pêche aux thons blancs

« Pêche » à gauche. « Autres » à droite. C'est par un tableau avec ces deux entrées que s'ouvre *Mare Nostrum*. Les deux colonnes sont vides. De même que celles du tableau du jour suivant, sous lequel apparaissent les premiers mots : « *Aujourd'hui, rien* ». C'est le début d'un journal quotidien, où le récit de la reprise de la pêche après plusieurs mauvaises saisons se mêle à la description d'une réalité moins heureuse : la découverte de migrants noyés, gonflés. Dans le langage du narrateur et de ses confrères, ils seront les « thons blancs ». Avec un verbe que l'on sent forgé par les marées, par un quotidien souvent rude, Aïko Solovkine aborde le rapport à l'Autre, à l'étranger, dans toute sa complexité. Entre compassion et rejet, son marin navigue entre deux eaux troubles. Humaines.

**A.H.**

# BLANDINE SAVETIER : « C'EST CLAIR CE QUE JE RACONTE ? »

*Blandine Savetier a fondé une compagnie qui a pour nom Longtemps je me suis couché de bonne heure, soit la première phrase de À la recherche du temps perdu. Ça tombe bien car Furieuse Scandinavie, la pièce à méandres de l'Espagnol Antonio Rojano dont elle dirige la lecture, est obsédée par Proust. Et la Scandinavie dans tout ça ? Ne soyez pas tout de suite furieux, Blandine va vous raconter. Accrochez vos ceintures.*

**Blandine Savetier.** « J'ai d'abord essayé de comprendre la pièce en en reconstituant les morceaux. Il y a deux histoires qui vont se croiser. Celle d'Erika M et celle de Balzacman. Les deux vivent un traumatisme de l'abandon. Elle a été abandonnée par une personne P, réduite à une ombre dans la pièce, et elle ne le supporte pas. Et lui a été abandonné par la poétesse Irène. Balzacman va aller à la quête d'Irène jusqu'en Norvège mais pour la rejoindre il passe par Erika M. Cette dernière choisit un autre chemin : pour oublier son trauma elle avale le comprimé de l'oubli. Mais ce n'est pas tout. L'auteur part d'un postulat de départ selon lequel il ne faut pas lire sa pièce comme un livre mais comme une carte géographique. Les deux personnages sont comme des personnes paumées dans une ville et tiennent un plan en main pour essayer de comprendre où ils sont. L'auteur fait référence à Proust: toutes ces pages, Swann ne cesse de chercher Odette dans Paris et d'en retrouver le parfum. Tout est vu à travers ce prisme. Cette pièce m'a beaucoup fait divaguer sur ce qu'est le rapport à l'Autre. Comme si chacun vivait dans un temps différent et donc dans le malentendu. On est comme chez Proust dans la dilution du temps ».

Pour en savoir plus, je suis allé hier soir au bord de la Moselle assister à une répétition de la lecture. J'ai vu un chapeau en papier mâché peint en rose passer de tête en tête. J'ai compris que c'était le chapeau de cow-boy dont l'auteur espagnol Antonio Rojano parle dans la pièce. Un chapeau de cow-boy rose ? Olé ! Dit autrement, chacun semblait devoir porter tôt ou tard le chapeau dans cette pièce où les temps se mêlent et s'emmêlent pour mieux se démener.

Chers spectateurs de la lecture, laissez-vous aller, ne cherchez pas à (tout) comprendre. Écoutons Blandine Savetier poursuivre son récit :

**BS.** « L'auteur lance ainsi plein de pistes. Il ne peut les exploiter toutes, ce n'est peut-être pas une pièce finie, mais ce n'est pas grave, même si, pour moi, il rationalise trop la fin, peut-être ne fait-il pas assez confiance au metteur en scène. Il y a une note en bas de page qui dit : "l'auteur se confond avec Balzacman pour nous décrire la quête à venir d'Irène par Balzacman". On comprend que T a abandonné Erika M pour aller retrouver Irène. Et que Balzacman s'est rapproché d'Erika M pour aller, lui, retrouver T. C'est clair ce que je raconte ? »

**TC.** Oui, oui Blandine, continuez.

**BS.** L'auteur invente devant nous une histoire que Balzacman va mettre en œuvre. La paranoïa de Balzacman est celle de l'auteur qui invente son histoire en même temps qu'il nous la raconte. À un

moment, Erika M va prendre le comprimé de l'oubli et va se rappeler ce que T a dit lors cette fameuse soirée entre les deux couples : d'un côté Lucas et Sonia, un couple conventionnel (mais Lucas doit en souffrir puisqu'il drague Erika M et on comprend qu'ils ont eu une histoire ensemble) ; de l'autre Erika M et T. Et comme Erika a pris le comprimé, tout ce dit T lors de cette soirée passe en noir sur la page du texte imprimé et sur scène sa place à table est vide et on entend un sifflement à la place de ses répliques. On comprend aussi qu'Erika est en rébellion contre cette société conventionnelle, elle ne veut pas d'enfant dans ce monde pourri et elle ne sait pas encore que Sonia est enceinte de onze semaines. C'est clair ce que je raconte ?

**TC.** Ou, oui, Blandine continuez. Et le chapeau de cow-boy rose ?

**BS.** J'y viens. T va apparaître avec le chapeau de cow-boy de Balzacman. Donc on peut se demander si Balzacman n'est pas T sauf que c'est Erika M qui nous fait dire cela. L'auteur s'amuse sans arrêt. On découvre que Balzacman s'appelle Pablo. Il interroge Erika M qui veut oublier T, elle lui offre une boîte qui appartenait à T et qu'elle n'a pas ouverte, or elle contient des lettres signées Irène. Balzacman comprend alors qu'Irène est partie en Norvège et que c'est en retrouvant T qu'il retrouvera Irène. Vous me suivez ?

**TC.** Euh, ouuuui Blandine.

**BS.** Il arrive en Scandinavie et dans un café tombe sur une barmaid prénommée Agnès qui le drague. Quand ils couchent ensemble, Balzacman voit dans le dos d'Agnès un T tatoué. Ah Ah ! Sauf que ce T c'est celui de Tromsø, la ville natale d'Agnès, près des pôles. "Peut-être est-ce là-bas que tu trouveras Irène", lui suggère Agnès. En route pour Tromsø ! Dans une rue de la ville, Balzacman suit une femme qui ressemble à Irène, mais ce n'est pas elle. Il rencontre alors un chat qui s'appelle Thor, le dieu germanique de la foudre. Le chat lui dit qu'il trouvera Irène près des fjords là où il y a les plus belles aurores boréales. Ils y vont. "Irène est de l'autre côté, il faut que tu te déshabilles de tes peurs", lui dit le chat. Il se déshabille, croit voir Irène de l'autre côté de la rive mais seule, sans T, Balzacman plonge, disparaît. Va-t-il mourir ? Ou renaître ? Le chat, rusé lui dit qu'ils se retrouveront de l'autre côté. C'est clair ce que je raconte ?

**TC.** C'est compliqué cette pièce, mais c'est beau. Ça donne envie d'assister à la lecture disent Thor et son copain Thot, le dieu de l'écriture des anciens égyptiens. Euh, qu'est-ce que je raconte...

**Propos réunis et imaginés par Jean-pierre Thibaudat**

# L'ARBRE À SANG : LE RETOUR

Première pièce traduite en français l'Australien Angus Cerini, *L'Arbre à sang* met en scène trois femmes autour du cadavre encore frais de leur mari et père. Parmi les professeurs de l'Université d'été, plusieurs ont vu dans sa langue brute et inventive une riche matière à explorer avec leurs stagiaires. Si la lecture dirigée par Anne Théron aura bien lieu, le travail d'atelier a été interrompu en cours par le Covid. Rien n'est perdu : *L'Arbre* existe, on y grimpe à l'envi.

Qui se pend une seule fois à *L'Arbre à sang* se repent. L'équipe de la Mousson d'été a préféré se reprendre. Après une rencontre avec Dominique Hollier (voir notre entretien dans le n°2 du journal), pour qui « avec Shakespeare, *L'Arbre à sang* a été l'un des textes les plus difficiles à traduire », voici venu le temps de la lecture, dirigée par la metteuse en scène Anne Théron invitée cette année par la Mousson d'été. Les 80 stagiaires auraient aimé voir Catherine Matisse, Léa Sery et Alexiane Torrès s'emparer du langage accidenté, à la fois rural et très littéraire du texte. D'autant plus que pour certains, ils en auraient exploré avec leurs professeurs la langue qui pour l'autrice et metteuse en scène Pascale Henry « porte une envie longtemps contenue de crier et de vomir ». Une haine absolue : celle d'une mère et de ses deux filles envers leur mari et père qui leur a fait subir une violence dont, au fil de la pièce, on découvre la profondeur.

## Pièce à écorcer

Cette révélation progressive, interrompue sans cesse par l'irruption de voisins qui feignent de ne rien comprendre à la situation, passe par une « une énonciation complexe, composée de plusieurs couches », dit le directeur de l'Université d'été Jean-Pierre Ryngaert. Lequel a, comme Pascale Henry dès sa découverte de *L'Arbre à sang*, souhaité travailler dessus avec son groupe. L'une n'a pu commencer l'ascension ; l'autre a dû l'interrompre à mi-hauteur. Autour de l'homme qu'elles viennent de précipiter dans la mort, M'man, Ida et Ada ne cessent en effet de passer du dialogue au récit avec une rapidité telle que les frontières entre passé et présent, de même qu'entre un personnage et l'autre, ne cessent d'être remises en question, bousculées.

« Ce texte permet un travail passionnant sur le système d'adresse. Avec mes stagiaires, nous avons commencé à démêler les différents niveaux de narration du texte. Nous en avons distingué deux principaux : celui qui concerne la situation immédiate – les femmes autour du mort, qui commentent la situation et s'interrogent sur la marche à mener –, et ce qui déborde ce présent pour atteindre un ordre supérieur », explique Jean-Pierre Ryngaert. Bien que suspendu, cet écorçage du texte a permis aux stagiaires concernés d'appréhender la parole si particulière qu'An-



gus Cerini met dans la bouche de ses trois meurtrières bien peu repentantes. Une langue poétique qui, devine-t-on, prend racine dans les parlers de l'Australie rurale. « Dans leur formation, les comédiens français sont peu mis en contact avec ce type d'écriture. Ils n'ont pas beaucoup l'habitude de se déformer la bouche. *L'Arbre à sang* a beaucoup à leur apporter ».

## Jouer avec la mort

Fascinée par la manière dont les trois protagonistes de *L'Arbre à sang* « trouvent toujours de quoi encore dire » devant le corps froid de celui qu'elles ne pouvaient plus supporter, Pascale Henry s'apprêtait quant à elle à travailler sur ce que ce flux produit de tragique et de comique. Et sur ce que cela implique en termes de jeu. « Que faire autour d'un cadavre ? Comment jouer ? Il me semble évident qu'il faut éviter de choisir l'un des deux registres entre lesquels se tiennent les trois protagonistes. Mais comment ? Y réfléchir, chercher des pistes avec mon groupe m'enthousiasmait beaucoup », dit la professeure à présent sans élèves. Notre distance par rapport à la langue du bush australien dont se nourrit Angus Cerini explique sans doute en partie notre étonnement face à la pièce. Mais la manière qu'a l'auteur d'engouffrer ensemble la vie et la mort dans le coin de campagne jamais nommé où ses trois protagonistes, son arbre et tous leurs visiteurs dépasse de loin cet exotisme.

« Il faut attraper le texte de manière à faire entendre l'intelligence de ces trois femmes qui après des années de souffrance ont réussi à se débarrasser de leur oppresseur », exprime Pascale Henry. Le côté terrien, un peu taiseux de M'man, Ida et Ada contient en effet une forme de connaissance, une finesse rarement présente sur les scènes de théâtre. Comme le disait sa traductrice Dominique Hollier lors de la rencontre évoquée plus tôt, on pense au joul, et donc au théâtre de Michel Tremblay. Jean-Pierre Ryngaert pense encore à Daniel Danis, ou au Belge Michel de Ghelderode. Pascale Henry ne cherche pas de comparaison. Elle crie et rie au pied de *L'Arbre à sang*.

## Anaïs Heluin

# MARGOT, ALICE ET LES AUTRES

Cette vingt-sixième édition de la Mousson aura été celle de l'imprévisible, mais toutes ne le sont-elles pas ? Qui aurait dit que la pluie qui s'abattit sur l'ouverture du festival, loin de ruiner cette dernière, allait la sublimer ? Quel metteur en scène aurait imaginé qu'une simple pichenette (la scoumoune d'une personne) déclencherait les flots de larmes simultanées d'une multitude, à savoir les dizaines de stagiaires privés en un instant de leur bonheur de vivre jusqu'à son terme leur riche semaine à l'Université d'été ? On a beau tout vouloir écrire à l'avance, rien ne se passe comme prévu, même le toner de l'imprimante du Festival allait soudain tomber en panne d'encre hier, empêchant *Temporairement Contemporain* de sortir à temps. On se croyait si à l'abri du monde qu'on en aurait presque oublié « *le chaos de Kaboul* », comme le titrait vendredi *L'Est Républicain*. On aurait dû mieux regarder Margot et Alice. D'un côté, l'indomptable chienne d'Isabelle jamais à court de mouvements fous, et de l'autre le petit enfant de Juju, posant un regard imperturbablement étonné sur la dinguerie du monde.

JPT

SAMEDI  
28 AOÛT  
2021



## 14h30 – Lecture *Furieuse Scandinavie* - CHAPITEAU LES MARRONNIERS

D'Antonio Rojano (Espagne),  
Traduction Victoria Mariani, dirigée par Blandine Savetier  
Avec Quentin Baillot, Eric Berger, Huédo Dossa, Julie Pilod, Léa Sery et Ariane von Berendt

## 16h30 – Lectures - *Ce qui (nous) arrive II* - PARQUET DE BAL

Dirigées par Stanislas Nordey  
***On n'entend rien à cette magie***  
De Claudine Galea (France), avec Joséphine Linel-Delmas  
***L'Aube adamantine***

De Fanny Menétré (France), avec Simon Jacquard

### ***Lynx***

De Frédéric Vossier (France), un projet de l'École du Théâtre National de Strasbourg (Groupe 46)  
Avec Emile Lehuraux

Les deux volumes de "Ce qui nous arrive" seront publiés en février 2022 aux éditions Espaces 34.

## 18h00 – Lecture *L'arbre à sang* - CHAPITEAU LES MARRONNIERS

D'Angus Cerini (Australie), traduction Dominique Hollier, dirigée par Anne Théron  
Avec Catherine Matisse

Présentée avec le soutien du gouvernement australien dans le cadre du programme Australia now France 2021-2022 ;  
texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale.

## 19h00 - Pot de clôture - LES ARCADES

Organisé par la Communauté de communes du bassin de Pont-À-Mousson

## 20h45 - Lecture *Mare Nostrum* - GYMNASE

D'Aïko Solovkine (Belgique), dirigée par Michel Didym  
Avec Jean-Pierre Darroussin, musique Philippe Thibault

## 22h30 - Concert *ARIANE VON BERENDT* suivi de *DUO ZOREILLES* ( *Christophe Blondé / Jérôme Hulin* ) - PARQUET DE BAL

## Suivi par : DJ set de DJ Ben Unzip - PARQUET DE BAL

En raison du contexte sanitaire [pandémie de Covid-19] qui limite la capacité d'accueil des lieux de spectacle, la réservation aux lectures est fortement recommandée

Réservations par téléphone à partir du 15 août au 03 83 81 20 22

Le port du masque est obligatoire dans l'enceinte de l'Abbaye et tous les lieux communs en intérieur

La Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. Les Rencontres théâtrales internationales de la Mousson d'été et l'Université d'été européenne sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération " Fabulamundi. Playwriting Europe " cofinancé par le programme Europe Créative, la Convention théâtrale européenne (ETC), Acción Cultural Española AC/E, l'Ambassade d'Australie dans le cadre du programme Australia Now France 2021-2022, l'Ambassade de France / Institut français en Argentine, l'Ambassade de Norvège, l'Istituto Italiano di Cultura Strasburgo, Pro Helvetia – fondation suisse pour la Culture ; avec le soutien de France Culture, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, la Maison Antoine-Vitez – Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, les éditions Espaces 34, Scènes et territoires en Lorraine, le Théâtre Gérard-Philipe/TGP Frouard, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, Théâtre-contemporain.net, la librairie L'Autre Rive à Nancy ; avec la complicité artistique du Poche/GVE à Genève, du Théâtre national de Strasbourg, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.



Rédaction : Anaïs Heluin - Jean-Pierre Thibaudat  
Mise en page : Emma Di Gregorio (Studio Hoefler)

Une version numérique (et en couleur) du journal est disponible sur [www.meec.org](http://www.meec.org)  
À consulter aussi sur [www.theatre-contemporain.net](http://www.theatre-contemporain.net) où vous pourrez également consulter des vidéos des artistes présents à la mousson d'été

